

No Mistake For MISTY



Dans le Memphis des années quatre-vingt, Misty White battait le beurre des **Hellcats**, un quintette rassemblé autour de Lorette Velvette et patronné par Tav Falco. Leur premier album parut en 1988 sur *New Rose*. Comme par hasard. Il s'appelle **Cherry Mansions** et là-dessus on trouve une version somptueuse d'"Hard Time Killing Floor Blues" qui fut, doit-on vraiment le rappeler, l'un des classiques du Skippy Ghost of Bentonia. Lorette l'incarne au chant et Misty tambourine. Dans cette affaire, cette coquine de Lorette se réserve tous les grooves rampants. Elle est même gonflée d'aller taper dans un classique aussi fantômal que "Killing Floor". Par contre, les Hellcats vont plus sur le *raw r'n'b* avec "I Don't Need". Logique, puisque c'est une reprise de Ike Turner. Joli choix. Les filles ne se mouchent pas avec le dos d'une cuillère. Et puis la B vaut le détour, car on y entend Doug Easley jouer de la stand-up sur "Watcha Doing In The Woods".

On passe aux choses extrêmement sérieuses avec **Hoodoo Train**, paru la même année. C'est un album classique du Memphis Sound. Les filles y proposent un extraordinaire choix de covers, à commencer par l'imparable "When You Walk In The Room" de Jackie De Shannon. Voilà ce qui s'appelle savoir choisir son camp. Toute l'énergie fondamentale de ce vieux hit sixties accourt au rendez-vous. Les filles sont dessus. Elles rendent un hommage fascinant à cette reine de la pop américaine qu'est la belle Jackie, la seule blonde californienne qui n'a pas les yeux bleus. Les Hellcats tapent aussi dans le "Did My Part" du Saint des Toussaint. Elles le groovent à la perfection - "Did my part / When you were here" - Et puis tiens, encore une merveille avec "Shine" joué au clair d'acou et chanté avec une infinie délicatesse d'approche. Plus loin, Diane Green chante "Back Door Slam" et impressionne par le boréal de sa clarté vocale. On retrouve enfin l'impressionnante Lorette dans un "Silly Whim" sauvage et malsain. Cette garce va chercher des accents sales au fond de son petit gosier humide. Elle nous plonge au cœur d'un son unique en Amérique, le Memphis Sound System, profondément enraciné dans le rockabilly et le blues de cabane branlante.

Et ça continue avec un "Where The Hell Is Memphis" joué sous le boisseau et bardé de tout le foutraque local. On se réglera aussi

d'un "Hoodoo Train" sacrément bien battu par Misty. Ces poulettes savent ménager la chèvre et le chou. Voilà un album féroce inspiré, savoureux et intrigant au possible. Quelle réussite ! Puisqu'on parle de régalade, voilà "Don't Fight It", une espèce de gros bon rock américain finement teinté de Stonesy parsonienne. Non seulement Diane Green chante cette petite merveille, mais elle escamote les escalopes. Attention, ce n'est pas fini, car Lorette revient groover une version lubrique de "Baby Please Don't Go". On sent bien son animalité couleuvrine, elle se veut tiède et entreprenante, elle avance lentement dans la moiteur du groove. Au final, on se retrouve encore avec un album extraordinaire sur les bras. Quelle vie !

Tout aussi fantastique, voilà **Will You Marry Me** d'**Alluring Strange** paru en 1994, un groupe monté par Misty, sa frangine Kristi, Lorette Velvette et d'autres amies. Trois belles énormités y guettent l'amateur de sensations fortes, à commencer par "Trashy Dog", un vieux cut de Terry Manning qui sonne comme du Rufus Thomas, incroyablement dansant et tortillé du cul. Wow, les filles le prennent à l'orgasmic ! Autre bombe : "He's Something". Lorette Velvette y fait bien claquer ses riffs, c'est une pétaudière. Il faut voir comme Misty bat la chamade ! On n'entend qu'elle et on peut dire qu'elle cogne. Sacrée niaque ! Il règne une fantastique énergie dans cette déboulade de Doug Easley. Encore du petit tempo teigneux dans "Beautiful Thing", sacrément visité par les intrusions des guitares. C'est même violemment bien joué, plein de tenue et de pure élégance rock'n'roll, *the Memphis side of it all, baby*. Misty bat fantastiquement ce rocky road blast. Si on aime particulièrement le mid-tempo du Tennessee, alors il faut écouter "When You Were Mine", car c'est joué à l'oblique et carné comme la meilleure Americana, celle dont rêvait à en mourir Gram Parsons. Elles tapent ensuite dans Townes Van Zandt (*avec qui Misty a joué - ndr*) avec "Ain't Leavin' Your Love". Comme c'est adroit ! Nous voilà propulsés dans le trafic jam de bastringue de crosstown de Townes, l'exégèse des lieux communs du country-rock. Misty tape comme une sourde. Lorette Velvette se fend d'une sacrée compo avec un "Walk Away" bien siphonné au sax de porcelaine, et Misty amène son futur hit, "I Need A Ride" : c'est joué à l'heavy bombast de service, avec un son étrange et comme inachevé. Petit clin d'œil à Alex Chilton avec "Big Black Car", mais le seul à pouvoir approcher l'essence du dérivatif chiltonien, c'est bien Alex. Back to the Memphis storm again avec un "Cry To Yourself" développé à l'extraordinaire énergie intrinsèque et gratté à l'acou. C'est à se damner pour l'éternité.

Misty, alors fraîchement installée en France, sort en 2013 un 25 cm décoré d'un joli dessin d'essence naïve. Elle y fait le choix d'un son très folky folka, imprégné d'Americana et chanté au spirited pur. Mais alors qu'on croit s'acheminer sur une fin paisible et bucolique, voilà qu'un truc intitulé "Democrat Road" nous saute littéralement à la gueule. Misty y joue le meilleur rock'n'roll de Memphis, bien foutraque, au sens où l'entendait Jim Dickinson.

L'année suivante paraît **I Need A Ride**. Cette fois, c'est Diane Green qui peint la pochette : elle y représente dans un style adorablement naïf le fameux Zippin Pippin qu'évoque Misty dans l'interview qu'elle donnait à *Dig It* ! dans le n°59. On trouve deux véritables énormités sur cet album et un coup de génie. Par quoi on commence ? Les énormités ? Bon d'accord. La première, on la connaît : l'excellent "Democrat Road" qui figurait sur le 25 cm. Ça pianote, oh boy, et ça riffe - "I came here to play rock'n'roll" - Si Misty s'énervait, on sent qu'elle secouerait facilement les colonnes du temple. Elle dispose de l'énergie du diable. La deuxième énormité s'appelle "Devil's Little Angel", un cut bardé comme ce n'est pas permis de tout ce foutraque unique au monde. Si vous cherchez le coup de génie, il se trouve en B et s'appelle "Take Time". Fini de rigoler. Elle nous embarque dans un coup de pur jus de Memphis Sound monté sur un gros bassmatic bien halété. Tout est là, on sent battre le pouls du meilleur rock américain. Cette latence de la prestance devient palpable. Misty sonne comme une star. Elle rend aussi un hommage lumineux à Alex Chilton avec une reprise de "Little Child". C'est encore une fois terriblement bien produit et joué au meilleur raw du Tennessee. Par contre, on ne sait pas qui joue ce brillant solo de sax (*Suzy Hendrix - ndr*). Comme il n'y aucune info sur la pochette, on en déduit que l'album est enregistré au même



endroit que le 25 cm, avec Roland Janes et Ross Johnson (*exact Loser, et c'est produit par Philippe Lombardi, le défunt mari de Misty -ndr-*). Il règne sur cet album une ambiance de rêve. Il suffit d'écouter le morceau titre ou encore "Wrong Division" pour achever de s'en convaincre. On a là un son merveilleusement plein et c'est même un honneur que de pouvoir écouter Misty White chanter le boogie de Memphis. Elle tape aussi dans le country blues avec un "Just When You Thought" inspiré et judicieux. On note également chez elle un certain goût pour la valse à trois temps. Elle chante en effet "Knotty Pine" avec la classe d'une reine du rodéo et forcément, cet album finit par prendre une tournure magique.

Et puis par un beau jour de juillet dernier, Misty débarque à Montreuil pour jouer dans le plus trash des bars de la petite ceinture, le *Bar des Sports. Welcome in white-trash land, honey*. Pour parfaire le décor, on y crève de chaud. Un seul remède : un petit cru de cubi que le patron vend pas cher, huit ballons bien servis pour un billet de vingt ! Le Professor fait partie de l'expédition, mais comme il conduit, il veille à ne pas trop tenter le diable. Misty porte une robe de country girl blanche et des santiags noirs. N'oubliez jamais qu'elle vient de Memphis, un lieu où les gens se vantent de n'en faire qu'à leur tête : une désinvolture suprême qu'on leur envie dans le monde entier. Elle s'installe donc dans un coin de la petite salle grande ouverte sur la rue et attaque un mini-set acoustique pour environ quatre personnes. Elle y va à coups d'acou, avec un sens de la désaille purement Dickinsonien - "It's a sad day today/ cause you put this cat out to play" - Sa country à consonance enfantine fait l'unanimité, et elle attaque "Long Time Ago" au gros battage d'accords, wow, et cette façon qu'elle a de gratter bas, la caisse sur les genoux. Alors oui, ça sonne comme un hit, le balladif envoûte le maigre public, elle gratte des renvois d'accords et ça claque un peu des mains. Magnifique exercice de sensibilité ! Après un break de fortune au bar, elle redémarre en trio avec James Enck et Gilles Riberoles aux guitares électriques, et un vieux coup de "Sex Talk" joué léger et enjoué, admirable de tenue et sans poudre aux yeux. Et paf, ils tapent dans l'un des hits de son album, "I Need A Ride", et tout le monde chante en cœur, c'est joué avec les moyens du bord, mais comme le cut est bon, ça tient admirablement la route, Misty prend son hit à l'insistance, elle a vraiment besoin d'aller faire un tour, alors elle gratte ses accords dans des virages de Dead Man Curve, on croirait entendre les Dixie Flyers un jour de paye. Elle continue de taper dans l'insoutenable légèreté de l'être avec "Democrat Road", un hit qui devrait trôner au sommet des charts, c'est joué à l'électrique de bas étage, le meilleur son qui soit, et comme elle chante à un bon mètre du micro, sa voix se perd un peu dans le bar.

C'est vrai qu'on se croirait à Memphis, car ça rocke dans le rade, le son foisonne comme une rivière à saumons et Misty ramène inlassablement son "Democrat Road" à l'arrache du guttural. Elle titille bien son "Chasing The Blues Away", elle y ramène toute la ferveur country des bars de nuit et gratte ça à la fourchette de sanzonnet. C'est magnifique d'allure. On est au moins sûr d'une chose : ça ne pourrait pas plaire aux beaufs, ce qui rend le

spectacle encore plus jubilatoire. La country qui chante Misty ne doit rien à celle de Nashville, elle y ramène une nonchalance et une mélancolie qui la rendent profondément attachante, et un débraillé qui l'humanise. Rien n'est plus ennuyeux que la country propre sur elle. Dickinson rappelle que les mentalités des musiciens de Nashville et de Memphis se situent à l'opposé. L'incroyable de la chose est que Misty nous fait de l'Americana, mais pas celle de Gram Parsons ou de Merle Haggard, une Americana d'occasion, un peu cabossée, mais qui tient admirablement la route. Et comme après son set elle doit aller voir ZZ Top en concert à Bercy, elle annonce une reprise de "La Grange". Elle y shoote un fix de colère et sort des clous pour chanter un peu faux, ce qui transforme ce vieux boogie blues en punk-rock des bas-fonds. C'est du pur John Lee Hooker, en fait. Le *haaa-haaa-haaaa-haaa* vient en direct de "Boom Boom", puis elle enchaîne l'hommage attendu à Alex Chilton avec une belle cover de "The Letter", qu'elle chante très bas, quasiment laid-back, en slow motion de fin de nuit trop arrosée, ce qu'aurait adoré Chilton, lui-même spécialiste de ce genre d'élégante décrépitude. Et voilà qu'elle tape dans le Saint des Saints, le cut qu'on attendait, l'imparable "Take Time" - "Take time to make time to have a good time" - elle l'emmène au bon beat de croisière, mais si on a le cut enregistré en studio dans l'oreille, le mode dépouille passe moins bien. Elle termine avec "Speed Freak" qu'elle emmène à la force du poignet, et "My Way" - Misty White way - qu'elle noie dans un océan de trash. Et puis elle va sauter dans un taxi privé et disparaître.



L'autre jour, le Professor me glisse un CD dans les pattes et murmure d'une voix de conspirateur : "C'est l'album de Misty à paraître en automne". Le dit album s'appellera *Worth The Wait*. Il vaut mieux prévenir tout le monde : c'est un chef-d'œuvre des temps modernes. Il y a là de quoi clouer le bec à tous les imbéciles qui croient que le rock est mort. Ce disque prend la suite des Tennessee Tearjerkers et des grandes heures de Viva l'American Death Ray, des



Dixie Flyers et des troublantes exactions de Sid Selvidge. Misty y claque un coup de bluff titré "Dr Greg". Même pattern que "Needles & Pins" ou "And Then He Kissed Me", mais c'est embarqué à l'énergie de tous les diables, sixties garage en avant toutes, monté sur une bassline sauvage qui fera rêver pas mal de bassmen à travers le monde et tisonné par l'un de ces guitaristes immoraux qui ne respectent pas les Conventions de Genève. Encore un hit fatal avec le "Hillbilly Drummer Girl" des Young Fresh Fellows. On y sent battre le pouls du hit planétaire, Misty chante ça à la colérique foutraque, servie par un backing de rêve. Elle voudrait remettre les pendules à l'heure qu'elle ne s'y prendrait pas autrement, mais elle se fout éperdument des pendules. C'est tout simplement extravagant de classe. On se régale aussi de "Do Re Mi" joué à la petite cavalcade. Le Landerneau du rock ne devrait pas s'en remettre. Voilà un son qui va redonner une nouvelle jeunesse aux oreilles flappies. Misty et ses amis réussissent tout simplement à recréer la magie du Memphis Sound in Too Loose, avec Harlan

T. Bobo qui boppe le beat et qui drive le jive à la régalaade. C'est battu à la diable et on assiste à un échange fabuleux entre Misty et Harlan. Dès le "Swirl Time" d'ouverture du bal, Misty joue son va-tout. Elle chevauche son dragon et très vite, un solo de fuzz craché par Lo Spider vient défoncer la rondelle des annales. Elle a derrière elle ce qu'il faut bien appeler un backing de rêve (dont Harlan T. Bobo et les deux tiers de Destination Lonely). Elle shoote aussi un monstrueux coup de trash dans la country de "Roses". Les Américains vont adorer ça. "The Moose" vaut aussi le détour : elle

chante ça dans son style de laid-back underdug, à la folie pure et ce diable de Julien Leclerc passe un solo éclair qui avive encore l'étrange éclat du titre. Et puis plein d'autres choses, plus classiques, mais vraiment passionnantes. Petit conseil d'ami : jetez-vous là-dessus quand ça sort.

(www.milano-records.com)